

## Scientia Canadensis

Canadian Journal of the History of Science, Technology and Medicine  
Revue canadienne d'histoire des sciences, des techniques et de la médecine

Scientia  
Canadensis

### *L'engagement sociologique : la tradition sociologique du Québec francophone, 1886-1955.* Par Jean-Philippe Warren. (Montréal : Boréal, 2003. 448 p. ISBN 2-7646-0229-4 32.95 \$)

Jean-Christophe Marcel

Volume 27, 2003

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/800467ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/800467ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

CSTHA/AHSTC

ISSN

0829-2507 (print)

1918-7750 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Marcel, J.-C. (2003). Review of [*L'engagement sociologique : la tradition sociologique du Québec francophone, 1886-1955.* Par Jean-Philippe Warren. (Montréal : Boréal, 2003. 448 p. ISBN 2-7646-0229-4 32.95 \$)]. *Scientia Canadensis*, 27, 115–118. <https://doi.org/10.7202/800467ar>

Tous droits réservés © Canadian Science and Technology Historical Association / Association pour l'histoire de la science et de la technologie au Canada, 2005

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

Érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

*L'engagement sociologique : la tradition sociologique du Québec francophone, 1886–1955.* Par Jean-Philippe Warren. (Montréal : Boréal, 2003. 448 p. ISBN 2-7646-0229-4 32.95 \$)

Ce livre s'annonce iconoclaste, puisque dès son introduction, l'auteur donne le ton, en déclarant s'insurger contre une vision courante de l'histoire de la sociologie québécoise francophone, qui associe la période 1880–1960 à une « Grande Noirceur », laquelle s'estomperait à partir de la Révolution tranquille. Revendiquant un livre de sociologie de la connaissance, en réalité plutôt une histoire intellectuelle, attentif à identifier les travaux des sociologues comme des moments du débat général du sens en société, Warren cherche à définir une tradition sociologique du Québec francophone (c'est-à-dire une vision commune à ces sociologues, des thèmes de prédilection) depuis les travaux de la fin du dix-neuvième siècle, réhabilitant dans la foulée la pensée sur le

social d'avant 1940, jusque-là jugée non scientifique parce que trop enchâssée dans la doctrine sociale de l'Église et dans le nationalisme traditionnel.

Le premier chapitre consacré à « l'institutionnalisation de la pensée sociologique » s'efforce de restituer le contexte de création des sociétés et cercles d'étude d'Ottawa, Québec, Montréal, ainsi que les réseaux et les groupes d'acteurs qui en furent les promoteurs, sans toujours justifier clairement ces choix, dont on comprend néanmoins que le but est de prouver que, si l'évolution historique de la sociologie québécoise peut se lire sur une longue courbe ascendante—inscrite dans une succession de débats de société—vers la scientificité et la positivité, son essor tardif ne constitue pas une rupture dans la politique de l'Église à l'égard des sciences sociales, mais une réorientation du sens de la pratique scientifique.

Cette succession des débats permet à Warren de distinguer trois courants principaux, successifs dans l'histoire de la sociologie canadienne-française. Le chapitre deux est consacré au premier d'entre eux : la sociologie leplaysienne (1880–1920). On y croise surtout la figure de Léon Gérin, élève d'Edmond Demolins, soucieux de débusquer des faits sociaux susceptibles de lui fournir une clef analytique de compréhension de la société canadienne-française (la famille dite « particulariste »), afin d'élaborer un enseignement pratique adapté à l'œuvre de redressement national, dans un contexte où les canadiens-français apparaissent dominés économiquement et culturellement par la société canadienne-anglaise.

Plus lié encore à l'Église catholique, d'où son nom de « sociologie doctrinale », le courant qui fait l'objet du chapitre trois apparaît plus théorique, parce qu'il se donne pour mission de favoriser l'application des principes contenus dans les encycliques pontificales. Aussi des auteurs comme Esdras Minville, Victor Barbeau, Arthur Saint-Pierre... à la recherche d'une troisième voie entre libéralisme et socialisme, militent-ils pour la restauration d'un ordre chrétien dont les piliers sont la législation sociale, le retour à la terre, le syndicalisme catholique, et, dans les années 1930, le corporatisme.

Le chapitre quatre consacré à la sociologie lavalloise est sans doute au cœur du propos de Warren. Car, s'il concède que la science sociale de l'École de Laval (dont le père Georges-Henri Lévesque est l'exemple idéaltypique) s'est constituée en rupture avec la sociologie de l'ordre, tant sur le plan idéologique (interventionnisme étatique d'inspiration keynésienne contre corporatisme ; fédéralisme contre nationalisme ; humanisme personnaliste contre communautarisme) que scientifique (adoption du paradigme de l'École de Chicago contre leplayisme), son propos est de montrer qu'il existe malgré tout une continuité avec les courants antérieurs.

C'est sans doute ainsi qu'il faut comprendre la présence du dernier chapitre, qui traite du « dualisme scientifique » de la sociologie québécoise. Cette dernière se caractériserait par une épistémologie commune dualiste, mue par une double aspiration exacerbée dans le cas de la science sociale canadienne-française : construire une science capable d'atteindre une vérité objective, tout en conservant le souci de garder des valeurs fondamentales inspirant la pratique. Dans les paragraphes qui suivent, la relecture de l'œuvre de Gérin, de Saint-Pierre, de Lévesque et de Falardeau permet d'identifier selon ce diptyque épistémologique (comment concilier jugements de valeur et jugements de fait) la position de chacun des courants de pensée précités. Il s'avère alors que les sociologues de Laval, tout réformistes qu'ils furent, et tout en brisant au nom d'un idéal de scientificité l'équilibre entre investigation sociologique et méditation métaphysique, restaient profondément influencés par un néo-thomisme favorable à une sorte d'humanisme universaliste.

En ce sens, l'enracinement de la sociologie québécoise dans la dialectique entre positivité et normativité reste pour Warren une source d'inspiration féconde, alors que la sociologie contemporaine lui semble être devenue un ensemble technocratisé de techniques de gestion opérationnelle du social. Si, dans l'ensemble, la démonstration est convaincante, elle n'évite pas quelques écueils.

Concernant la forme, le travail de thèse, d'où est tiré l'ouvrage, aurait peut-être mérité d'être plus réécrit, car le plan adopté oblige l'auteur à des redites, l'institutionnalisation de la sociologie exigeant d'emblée d'être replacée quelque peu dans les débats d'idées de l'époque, lesquels sont examinés plus en profondeur dans les chapitres qui suivent. À noter quelques erreurs : il est question du « sociologue [sic] français André Siegfried » (p. 145) ; de « Paul de Rouziers » (p. 173) ; enfin ce n'est pas Henri de Tourville mais Demolins qui est l'auteur du livre *Comment la route crée le type social*<sup>1</sup> (p. 179).

Sur le fond, Warren effectue un remarquable travail d'enquête, exhumant des articles encore non répertoriés (tel que l'article de Gérin résumé à la page 157 et suivantes), puisant dans des sources variées. Il effectue un gros effort de mise en contexte, et restitue avec bonheur l'atmosphère intellectuelle, sociale et politique dans laquelle les sociologues québécois œuvrèrent, même si l'on aurait aimé parfois un peu plus de développements sur le contenu précis des œuvres des auteurs cités. Par ailleurs, s'il livre une sérieuse réflexion sur la notion de tradition en conclusion de son ouvrage, il semble admettre le découpage chronologique et institutionnel en « écoles », mais ne soumet pas cette taxinomie à un examen critique qui la justifierait mieux. De plus, si pour s'intéresser à un sujet il faut lui manifester une certaine empathie, l'auteur paraît néanmoins tellement soucieux de réhabiliter la tradition catholique de la

sociologie québécoise, qu'il se laisse aller à quelques jugements à l'emporte-pièce, particulièrement contre l'École de Chicago, qualifiant sa méthode « d'investigation au ras des pâquerettes » (p. 290), ou évoquant ses traités de sociologie remplis « d'analogies douteuses avec les termes de la pathologie » (p. 349). L'ethnologie est, enfin, curieusement absente de son propos. Ces réserves étant faites, le lecteur trouvera là sans doute un ouvrage voué à devenir un incontournable sur la naissance de la sociologie de langue française au Canada.

Jean-Christophe Marcel

1. Edmond Demolins, *Comment la route crée le type social* (Paris : Firmin-Didot, 1927).

**Notice biographique** : Docteur en sociologie, Jean-Christophe Marcel a fait paraître le livre *Le durkheimisme dans l'entre-deux guerres* (Paris : Presses universitaires de France, 2001). Co-fondateur, en 1999, de la *Revue d'histoire des sciences humaines*, il participe depuis au comité de rédaction et est responsable de la rubrique « livres ». Sa contribution la plus récente est, avec Laurent Mucchielli, « La place d'André Davidovitch dans l'histoire et la sociologie du crime en France », *Sociologie pénale : systèmes et expérience*, dir. D. Kaminski et M. Kokoreff (Paris : Ères, 2004). Adresse : Maître de conférences en sociologie, Université de Paris IV – Sorbonne, Institut des sciences humaines appliquées, 96, boulevard Raspail, 75006 Paris, France. *Courriel* : <Jean-Christophe.Marcel@paris4.sorbonne.fr>